N° 52 SAMEDI 13 AOUT 1831. II° ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

ENSEIGNEMENT CENTRAL.

TENDANCE VERS L'UNITÉ D'ACTIVITÉ MATÉRIELLE ; DÉCROISSANCE DE LA GUERRE.

MESSIEURS,

L'humanité que la voix de SAINT-SIMON a initiée à la connaissance de ses destinées pacifiques, n'a point eu dans le passé conscience de cet avenir, et aussi loin que remontent les traditions historiques, nous la voyons cheminer péniblement à travers les agitations d'un rude noviciat, vers un état meilleur confusément pressenti, dont les joies inespérées ne lui apparaissaient guère que comme des souvenirs mal effacés d'une perfection dont elle se croit déchue pour toujours. En effet, dans tout le passé, un fait domine : c'est la guerre, dont les vastes développemens surmontent et étouffent le germe encore infécond de la société industrielle, à tel point que jusqu'à SAINT-SIMON, l'histoire de l'humanité n'a guère été que l'histoire des batailles et des conquêtes des nations. Or si pour nous la guerre est un fait rétrograde qui doive être banni des fastes de la société future ; si, par conséquent, dans l'histoire du développement matériel de l'humanité, l'industrie, l'élément pacifique, a droit à notre préférence, la guerre toutefois a joué un rôle trop capital dans l'histoire de l'humanité, pour que nous ne soyons pas obligés de nous arrêter un instant devant cet instrument puissant de civilisation, et d'apprécier la nature, l'importance de sa mission, et les nombreuses modifications qu'il dut subir en face des conceptions religieuses qui lui imposèrent successivement leur consécration, et des intérêts nouveaux, inconnus de l'antiquité, que les temps modernes ont vu surgir.

Tout nous porte à croire qu'à l'origine, avant que les sociétés se fussent élevées de la tribu jusqu'à l'état de cité, la loi commune de l'humanité dans son enfance fut l'anthropophagie, pratique cruelle qui nous est attestée par les sacrifices humains, où une part de la victime était re-

servée au sacrificateur; par la fable de Polyphème dévorant les compagnons d'Ulysse, et que nous confirme d'ailleurs le spectacle de ces peuplades américaines qui nous sont restées comme des monumens vivans de la barbarie antique; car il semble que tous les échelons de l'histoire de la civilisation se sont perpétués intacts jusqu'à nous, comme des jalons à l'aide desquels l'humanité puisse regarder en arrière et retrouver sa route. Mais l'histoire n'acquiert vraiment un caractère complet de certitude qu'à partir de la fondation de ces cités glorieuses dont le nom semble comme le symbole, le résumé de l'antiquité tout entière. Alors l'anthropophagie n'existe plus, mais la guerre lui a survécu; et, loin de s'éteindre, elle prend un caractère de régularité que la politique et la religion s'accordent également à sanctionner. Peut-être ne sera-t-il pas inutile, avant d'entrer dans l'étude des diverses organisations guerrières de l'antiquité, de rapprocher ces habitudes de lutte et d'hostilité des conceptions morales et religieuses qui dominaient alors les esprits, des besoins qui sollicitaient sans cesse l'activité humaine, et de montrer par ce rapprochement qu'il existe entre tous les phénomènes de l'ordre social une solidarité tellement intime, que tout marche d'ensemble dans le monde, et que tous les faits s'enchaînent et s'expliquent réciproquement.

Quelle était la loi religieuse et morale de tous les héros de Rome et de la Grèce? était-ce la fraternité universelle? Non, car Jésus n'était pas encore venu révéler un Dieu unique, père commun de la race humaine. Il y avait des associations d'hommes, mais le mot humanité n'existait pas; rien de commun entre le Grec et le Perse, le Romain et le barbare: ils ne sont point enfans d'un même Dieu; mais soumis à des divinités diverses qui se disputent l'empire du monde, ils reproduisent sur la terre l'image des combats qui se livrent dans le ciel. Le monde, dont ils n'ont point encore appris à dompter les forces ennemies, leur apparaît livré à deux puissances opposées, les dieux bons et les dieux mauvais; tout ce qui leur fait obstacle est l'œuvre des dieux mauvais et l'objet d'une lutte à outrance: les ennemis sont dans ce cas, non-seulement l'enfer lutte contre le ciel, mais l'intérieur même de l'Olympe est agité par les querelles des grands dieux et des dieux inférieurs, agitations fidèlement traduites sur la place publique par le duel régulier des patriciens et des plébéiens. Dans un monde livré à la lutte, la seule gloire consiste à triompher; la piété à mériter la protection des dieux forts et puissans, arbitres de la victoire. Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur les besoins et sur les ressources matérielles de ces sociétés imparfaites, nous reconnaîtrons que la guerre était la seule industrie glorieuse et possible à exercer pour de pareils hommes. Il leur faut des habitations, des vêtemens, de la nourriture. S'arrêteront-ils eux, guerriers courageux, à des travaux obscurs que la valeur ignore et que la gloire n'accompagne pas, ou bien iront-ils, fidèles à leurs inclinations belliqueuses, conquérir, les armes à la main, des suppléans trop heureux de conserver la vie au prix de l'esclavage et de ses rudes assujétissemens, et qui, dégradés *par leur défaite*, visiblement déchus de la faveur des dieux, légitimement dépouillés de leur nom, de leurs droits, de leur qualité d'hommes, n'ont plus rien à perdre en se livrant, par un avilissement nouveau, à des travaux que la religion ne sanctifie pas? Aussi, toutes les cités antiques reposent-elles sur l'esclavage, et les esclaves se recrutent sur les champs de bataille: la guerre donc sera la plus utile et la plus noble carrière ouverte à l'ambition des hommes libres.

Ainsi, avouée par le dogme et la morale religieuse, légitimée par d'impérieux besoins, nous ne serons point étonnés de voir la guerre constituer à elle seule le but unique de plusieurs grandes associations, appeler à son aide l'action imposante du culte, toute la puissance de l'éducation et de la législation réunies, absorber toute la sollicitude des législateurs, et faire de la capacité militaire le seul titre aux fonctions gouvernementales. Jetons les yeux en effet sur les sociétés antiques, et nous verrons à Athènes les généraux, à Sparte les rois, à Carthage les suffètes, en Crète les protocosmii, à Rome les consuls, tous jouer, comme chefs militaires, le premier rôle dans l'état. Mais sans nous arrêter à passer en revue les constitutions diverses qui toutes nous représenteraient sous d'autres noms et sous d'autres formes la prédominance de l'élément guerrier, bornons-nous à l'étude de deux organisations qui, toutes deux, nous offriront ce caractère au plus haut degré, Sparte et Rome.

A Sparte, au-dessous des éphores, comité suprême, mais réduit à un simple rôle de surveillance, les chefs actifs de la république sont deux rois, commandans nés des armées en temps de guerre, dont les fonctions dans la paix perdaient singulièrement de leur importance. Maîtres absolus dans les camps, ils se retrouvaient dans les murs de Lacédémone presqu'au niveau des autres citoyens, soumis en toute chose à l'avis du sénat, et paraissant dans les rues sans suite et sans distinction honorifique. Le sol, divisé par Lycurgue en neuf mille portions, était héréditairement transmis par droit de naissance à l'aîné de la famille, entre les mains duquel se trouvait ainsi constitué un fief indivisible et inaliénable, mais dont le privilége, il faut le dire, était acheté par de rudes services; car à Sparte, de vingt ans à soixante, tout citoyen était soldat, obligé non-seulement de courir sous le drapeau à la première publication des éphores, mais sa vie tout entière n'était qu'un long apprentissage du métier des armes qui, commençant au berceau, ne finissait en quelque sorte qu'à la mort. Nous ne rappellerons pas ici ce que tout le monde connaît; cette éducation de violence et de privations, où la douleur, les coups, la fruga-

lité la plus austère, étaient journellement employés comme pur exercice, et comme initiation laborieuse à la gloire guerrière; le sacrifice légal des enfans mal conformés et impropres au service militaire, la perversion systématique du naturel et des habitudes féminines remplacées par des allures viriles, attestent assez que la guerre était la loi suprême, et que le législateur, appréciant à sa juste valeur l'ascendant que ne peut manquer d'exercer à la longue la tendance pacifique de la femme, avait prétendu déjouer en quelque sorte la nature, en remplaçant dans les mains des jeunes filles la quenouille par le javelot, afin que, familiarisées dès le bas âge avec le spectacle de la lutte, elles dépouillassent la faiblesse et la timidité pacificatrice de leur sexe, pour la force et l'énergie que l'état réclamait dans les mères de ses défenseurs. Ce fait est le plus remarquable de toute la législation spartiate, remplie d'ailleurs de tant de dispositions extraordinaires qui toutes, comme l'exclusion des étrangers des fonctions et même du séjour prolongé de la république, la défense de voyager, la pauvreté prescrite, l'industrie sacrifiée, attestent dans l'esprit du législateur une préoccupation exclusive, une idée fixe en quelque sorte, qui fit de Sparte le sanctuaire des traditions militaires et comme un oasis d'immobilité guerrière au milieu d'une civilisation progressive.

Or, maintenant un problème reste à résoudre, problème qui n'a point assez excité les méditations des historiens. Comment cette éducation d'une sévérité souvent sanglante, cette législation brutale qui froissait les affections les plus chères du cœur humain, qui violentait la nature et pervertissait le caractère de la femme; comment un homme, à un instant donné, eut-il pouvoir de la faire volontairement accepter? Quel despotisme plus odieux les peuples eurent-ils jamais à répudier? et cependant voilà qu'un peuple tout entier ne subit pas, mais demande, mais accepte avec joie et supporte pendant des siècles le poids de ce joug accablant. Certes il fallait que le besoin de la défense, la haine de l'anarchie et la crainte de l'invasion fussent excités avec une bien prodigieuse énergie, pour que la nécessité d'une pareille loi fût sentie de toute une nation, et la violence du mal est plus que suffisamment attestée par la violence du remède; aussi, le fait seul de l'existence de la constitution lacédémonienne m'apparaît-il comme la plus puissante confirmation de ce que nous disions en commençant, savoir, que plus on remonte dans le passé, plus la guerre occupe de place dans les besoins des sociétés, plus ses formes barbares et intraitables nécessitent dans la défense de prévoyance et d'énergie. Mais c'est assez nous arrêter à Sparte, constituée seulement pour la défense et s'abstenant religieusement de la conquête, contentons-nous de constater pour le moment qu'elle est tout entière organisée pour la guerre; nous verrons plus tard ce que nous pourrons en conclure, et transportons-nous à Rome qui, douée d'un génie ardent, provocateur, ne se borne pas à la défense, mais se proclame dès son origine héritière de toutes les dynasties encore vivantes, de toutes les nations barbares ou policées, légataire universelle de l'empire du monde. Ce n'est plus ici une petite cité, jalouse de repousser l'aggression, non moins empressée de se prémunir contre l'invasion des mœurs que des armes étrangères, et offrant par la sévérité de ses pratiques, et ses scrupules étroits, l'aspect d'un véritable cloître militaire, mais, au contraire, ardente à se répandre au dehors, à s'incorporer les nations vaincues; elle ne redoute point dans la chaleur de sa propagande armée les résultats de ce vaste travail d'assimilation qui va transporter dans son sein les mœurs, les habitudes, les usages de ceux qu'elle a soumis; sentant en elle assez de force pour leur imposer sa civilisation sans se laisser entamer par la leur, car les dieux lui ont promis l'univers, elle est sûre de le conquérir. Aussi tout à Rome est-il prévu, non-seulement pour la guerre mais pour la conquête. Depuis qu'un oracle lui a prédit la souveraineté de l'univers, les dieux sont consultés sur chaque expédition. Les aruspices, les augures, président à toutes les batailles et les consacrent par l'autorité de leur ministère. L'éducation, moins rigide qu'à Sparte, ne condamne pas les enfans infirmes, mais les accoutume tous de bonne heure à tous les travaux guerriers; les courses du Champ-de-Mars, l'équitation, la natation, la lutte, exercent leur courage et leur adresse; à dix-sept ans ils sont tous soldats, leur service ne finit qu'à quarante-cinq. Toute fonction est interdite à celui qui n'est pas resté dix ans sous le drapeau, et des châtimens sévères sont infligés au lâche, au traître, pour lequel la loi ne connaît pas de réhabilitation; mais si une sanction pénale est attachée à la faute, une législation rémunératoire graduée avec art ne laisse aucun fait glorieux sans récompense. Des couronnes civiques, murale, obsidionale, les dépouilles opimes, et enfin le triomphe, constituaient une série progressive de distinctions, dont la dernière, par l'éclat qui l'environnait, la gloire qu'elle conférait, l'ambition dont elle était l'objet, semblait offrir le spectacle d'une apothéose, d'une véritable canonisation militaire. Et quelles sont les fêtes populaires, les cérémonies sacrées destinées à réunir dans une même communion ces populations guerrières? Ce sont les jeux du cirque, les combats où les gladiateurs, esclaves épargnés par le glaive du vainqueur, dressés avec soin et mis en réserve pour ses plaisirs, viennent, par une image vivante des combats, le tenir en haleine, et accoutumer la jeunesse, par l'effusion d'un sang esclave, à voir couler sans sourciller celui des hommes libres. Aussi la conquête prend-elle sous l'influence de cette éducation rude et de ces mœurs sanguinaires un caractère impitoyable; tout ennemi dangereux doit être exterminé; on pardonne à la faiblesse, mais que Numance ou que Carthage, fécondant préma-

turément les germes de l'industrie, prétende lutter contre elle et opposer la richesse au courage et ses troupes mercenaires aux citoyens armés de sa rivale, l'extermination et l'incendie feront justice de cette imprudente tentative. Quant aux pays moins redoutables et plus facilement domptés, ils seront affermés à ses chevaliers et pressurés par ses préteurs, en un mot, Rome ne sera en paix avec l'univers que quand elle y sera seule.

Encore donc une cité, et celle-là couvrit l'univers, qui ne vécut que pour la conquête, n'eut de lien d'association que la guerre, et qui la conquête une fois terminée put s'appliquer ce qu'Aristote avait dit de Lacédémone : « Toutes ses institutions lui apprenaient à se battre; aucune ne l'avait préparée à vivre au sein de la paix. »

Tel fut à un degré ou à un autre le caractère de toutes les cités païennes.

Mais tandis qu'elles accomplissaient ainsi, par l'organisation de la conquête, une tâche dont bientôt nous apprécierons l'importance, un peuple long-temps obscur, relégué dans un coin de l'Asie, échappe à cette loi commune des sociétés antiques. Ce n'est pas que le courage lui manque, car ses ennemis même lui ont rendu cette justice, que s'il eût voulu se faire conquérant, Rome eût pu rencontrer une rivalité redoutable, mais il se borne à repousser ses ennemis, ou s'il les attaque, c'est pour extirper de chez eux les pratiques cruelles de l'idolatrie. D'où vient donc cette exception ? c'est que la morale religieuse à laquelle il est soumis ne lui représente pas le monde comme livré en proie aux divinités ennemies qui se le disputent, et dont le patronage exclusif est déjà une raison d'hostilité entre les peuples. Pour lui il n'y a qu'un Dieu pere et créateur de la race humaine, et si la fraternité universelle virtuellement contenue dans cette croyance, n'en est point encore clairement dégagée, au moins toute idée d'hostilité originelle est proscrite et le grand-prêtre de Jérusalem, seul dans toute l'antiquité, prie chaque jour pour toutes les nations de la terre. Le but principal de ses efforts c'est l'activité pacifique de l'industrie qu'il poussa plus loin qu'aucun peuple de ce temps, c'est l'agriculture, la nourriture des bestiaux que la loi religieuse elle-même avait pris soin d'encourager, en réclamant chaque année pour les autels de Dieu les fruits et les animaux choisis; c'est le négoce, le commerce, qui plus tard lancé au milieu de la fermentation d'une société naissante, viendra en quelque sorte s'incarner en eux, se répandre par leur entremise sur tout le globe connu; trésor précieux dont ils seront les fidèles dépositaires.

Or pendant que les destinées de l'humanité s'élaborent au sein de ce peuple étranger aux haines religieusement obligatoires des païens, examinons comment la guerre que nous avons vue dans le reste du monde si puissamment organisée a préparé le chemin à une civilisation meilleure. Pendant que les petites républiques de la Grèce usent leurs forces dans des guerres de voisinage, Philippe de Macédoine et son fils Alexandre, sortis d'une contrée jusqu'alors ignorée, interviennent tout à coup et passent un niveau despotique et pacificateur sur toutes ces petites localités guerroyantes, soumettent au même empire l'Asie-Mineure et la Perse, poussent leurs reconnaissances jusque dans l'Inde, et opèrent une fusion du moins momentanée entre toutes ces populations jusque là étrangères ou hostiles les unes aux autres. A peine cette œuvre préparatoire est-elle terminée que Rome long-temps contenue dans l'Italie s'élance, saisit un à un les lambeaux dispersés de cet empire éphémère, et posant un pied aux colonnes d'Hercule, l'autre au milieu de l'Asie, unit dans un même langage et dans une même domination l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, l'Italie, la Grèce, la Syrie, et après avoir banni la guerre de ses vastes domaines, pacificateur armé, se repose sur ses armes, et bientôt balançant sa tête séculaire, chancelle épuisée, et tombe laissant à qui saura la conquérir cette unité magnifique, la plus vaste que le monde ait encore vue.

Or, messieurs, vous savez quels furent ces conquérans qui, armés d'une parole irrésistible, l'unité de Dieu, la fraternité des hommes, la vocation des gentils, l'émancipation des esclaves, profitant de l'unité de langage et des communications plus faciles établies par les armes romaines, s'emparèrent de l'empire, s'installèrent dans les grandes cités comme dans les bourgades, et qui, gagnant sous le nom d'évêques l'amour des populations, seuls au milieu de la déroute générale, attendent les barbares de pied ferme, servent de lien entre les vaincus qui depuis long-temps ne connaissent plus d'autre autorité que la leur, et les vainqueurs, qui bientôt apprennent à la respecter, convertissent à la foi nouvelle ces hordes sauvages, et qui, placés sur la limite de deux mondes, mènent les funérailles de la vieille civilisation et président à l'enfantement de la civilisation nouvelle. Nous avons nommé les chrétiens.

Ici se présente une époque unique dans les fastes de l'humanité, époque sur laquelle les historiens privés de documens spéciaux se sont vus obligés de tirer le rideau, déclarant que pendant cinq siècles la civilisation s'endormit

dans une léthargie profonde, qu'il faut abandonner cette période de ténèbres, perdue pour le progrès, et se reporter immédiatement au moment du réveil qui suivit cette nuit impénétrable et stérile; et pourtant pendant cette nuit la société moderne tout entière avait été conçue, et quand sous Charlemagne d'abord, et plus tard définitivement sous Grégoire VII, la lumière renaît, nous apercevons alors les vastes résultats de cette mystérieuse et sourde élaboration. La face du monde apparaît renouvelée. Deux sociétés rivales sont en présence, l'une pacifique, fondée sur le mérite, indépendante des droits de naissance, dépositaire d'une loi morale qui veut l'association *spirituelle* des hommes, prêchant le détachement des biens de la terre, intervenant sans cesse au nom de Dieu au milieu des débats des nations, s'occupant sans relâche à briser les chaînes de l'esclave, et à maintenir l'union, l'harmonie parmi les nations; telle est la société catholique; pouvoir nouveau, car il ne s'appuie que sur les armes de la persuasion. A côté d'elle la société féodale, héritière des traditions belliqueuses, s'est divisé l'ancien empire romain, qui jadis, sacrifiant aux nécessités de la conquête, avait fait ployer sous la fatalité d'une loi commune tous les types nationaux, tous les caractères qui constituent la personnalité d'un peuple, et s'était vu contraint de mutiler en quelque sorte par la perte de leur liberté et de leur génie original toutes les populations qu'il avait associées par le glaive. Dans l'orageuse anarchie, au contraire, qui précède l'établissement de la constitution féodale, toutes les nationalités écrasées se redressent, la civilisation tout entière se trouve comme remise au creuset, et quand elle en sort, religion, mœurs, langage, constitution de la propriété, plus ou moins complétement transformes, s'avancent progressivement dans une direction nouvelle, et le double régime de la féodalité et du catholicisme offre sur l'antiquité ce progrès remarquable, que cette formidable centralisation militaire, dont le siége était à Rome, se trouve morcelée, divisée dans une foule de mains, et que par conséquent le pouvoir du sabre est affaibli d'autant, tandis que l'unité d'autorité qui jadis avait pacifié ce vaste empire par la violence et la servitude, se retrouve encore à Rome, mais transformée en une autorité religieuse et morale qui, armée de la seule sanction des menaces ou des promesses de la vie à venir, soumet à son obéissance les successeurs divisés de César, intervient dans leurs querelles, se pose arbitre entre eux et leurs sujets, empiète sur leur pouvoir, et dépose dans leurs cœurs des germes progressifs dont le caractère de la guerre au moyen âge, nous offrira des traces évidentes.

Ce n'est pas que nous prétendions que la férocité des coutumes antiques se trouve subitement déracinée; car certes la moralité non plus que l'orthodoxie des nouveaux maîtres de l'Europe n'était pas au-dessus de ce qu'on peut attendre de peuplades barbares; et pourtant, il y a tant de puissance dans l'ascendant d'une morale perfectionnée, et dans les idées même grossièrement senties d'association spirituelle! un rapprochement plus facile s'opère entre les vainqueurs et les vaincus, et les chroniqueurs du temps nous attestent que les tribus franques, peu de temps après leur invasion dans les Gaules, se sentaient déjà entraînées à traiter les populations indigènes, non comme des sujets, mais, ce sont leurs propres expressions, comme des frères en Jésus-Christ. Les vengeances du Dieu qui chérit le pauvre et l'esclave venaient troubler les jouissances de leurs exactions et de leurs cruautés. Frédégonde voyant mourir ses fils l'un après l'autre s'écriait, dit Grégoire de Tours : « Ce qui les tue, ce sont les larmes des pauvres et les soupirs des orphelins. Nous amassons et nous thésaurisons sans savoir pour qui. Voilà que nos trésors restent sans possesseurs, mais pleins de rapines et de malédictions. N'hésitons pas à brûler tous ces rôles qui servent à lever des impôts injustes. » Ce violent repentir cédait bientôt, il est vrai, à l'amour des richesses, mais enfin qu'on nous cite un préteur romain dont la conscience ait été troublée par les soupirs de ses esclaves. C'est que l'idée de l'égalité des hommes devant Dieu avait fait faire un grand pas à la moralité humaine. Les relations de nation à nation n'avaient pas fait un pas moins grand, il est facile d'y discerner tout ce que la qualité de chrétien nécessitait d'égards entre ennemis. Entre autres exemples, je citerai celui de Louis-le-Debonnaire, qui, marchant contre les Bretons pour les forcer à lui payer tribut, disait : « Cependant avant de marcher contre eux, je dois leur envoyer un message, puisque leur chef a reçu le saint baptême, il convient que je l'avertisse. » Ces exemples, que l'on pourrait au besoin fortifier d'un grand nombre d'autres, suffiront pour faire sentir qu'une modification profonde s'était introduite dans les rapports d'homme à homme, de nation à nation, qui, bien que d'abord enveloppée de contradictions et de pratiques superstitieuses, agit néanmoins avec assez de force pour que par toute la chrétienté le servage remplaçât l'esclavage, que la guerre d'extermination fût abolie, et que les pays soumis fussent livrés, non plus à l'exploitation arbitraire d'un préteur, mais inféodés à titre de récompense à des chefs militaires, responsables envers le suzerain de leur conduite à l'égard de leurs vassaux, de telle sorte, que le sort de la classe la plus nom-

breuse éprouvât la plus notable amélioration dont le progrès l'eût encore gratifiée.

Toutefois, en dépit de ces remarquables amendemens, la guerre est encore le but unique de la société féodale, elle est la fin de toute la constitution sociale, et pourtant jusque dans le sein même de l'organisation militaire, on sent par la décroissance même des exigences du service que la guerre n'est plus le seul moyen d'ordre, et que l'intervention de l'autorité spirituelle vient souvent combler la lacune. En effet, dans la société féodale, tout homme ne naît pas soldat, car les serfs sont des hommes et les bourgeois aussi, au lieu que dans l'antiquité l'esclave était une chose; les nobles seuls sont voués par la naissance au métier des armes et obligés de fournir au besoin un contingent, dont la force numérique est bien loin, il faut le dire, d'égaler le total de la population libre. Du reste, dans cette société spécialement vouée à la vie des camps, nous retrouvons comme dans l'antiquité une éducation, une législation, une religion même, conforme à l'objet spécial de sa destination. Éducation, législation, culte, la chevalerie en effet nous représente tout cela; la chevalerie, institution vantée surtout jusqu'ici pour un mérite qu'elle n'eut qu'à un degré peu éminent, tandisque son caractère le plus saillant n'a que faiblement excité l'attention. En effet cette pureté de mœurs et de sentimens dont les romanciers lui ont fait honneur, et qui n'est point sans doute une pure invention, a souffert cependant de si nombreuses exceptions, et se trouve tellement démentie dès le 14ᵉ siècle par toutes les chroniques du temps, que ce n'est pas sur ce point qu'il faut insister, mais ce qui mérite surtout d'exciter nos réflexions, c'est cette intervention des femmes au milieu de la société militaire, la prenant toute entière sous le patronage de leur faiblesse, et s'y présentant non plus avec une éducation toute virile, et la rude austérité des femmes spartiates, mais menant avec elles tout le cortége de leurs atours, de leurs recherches délicates et de leurs séductions; toute chose dont le contact eût été regardé chez les anciens comme funeste à la valeur guerrière, et qui dans la chevalerie, au contraire, imprime au courage un caractère d'exaltation dont le mobile désintéressé coïncide d'une manière remarquable avec la présence de la société spirituelle prêchant le détachement des biens de ce monde. Car les chevaliers ne sont plus ces conquérans exterminateurs de l'antiquité, ou ces barbares du cinquième et du sixième siècle, avides de richesses, qui se réunissent par bandes pour faire du brigandage en grand, et se repaître ensuite à loisir du fruit de leurs exploits; ils sont avides de gloire, parce que la gloire est la seule récompense digne du courage, et que le courage est leur plus beau titre au suffrage des femmes; mais encore faut-il que ce courage soit autre chose qu'une impétuosité farouche et sanguinaire, il faut qu'il s'exerce dans la cause de la justice. Le chevalier, soldat civilisé, est le défenseur né des opprimés, le protecteur des faibles, et ici il est facile de reconnaître l'inspiration des femmes qui, plus exposées dans ces temps de violences, et sentant le besoin de s'assurer des défenseurs, adossèrent à l'autel du Dieu des chrétiens l'autel de l'honneur, patron aussi de la justice et de la faiblesse, mais dont les lois promulguées par la bouche des femmes, perdaient dans cette interprétation l'austérité quelquefois effrayante du Dieu pur-esprit, et réussirent ainsi, grâce à une tolérance quelque peu mondaine, à conquérir le patronage des guerriers les plus célèbres. Les lois de la chevalerie, ses punitions et ses récompenses, l'éducation qui préparait le jeune homme et le conduisait de grade en grade jusqu'aux plus hautes dignités, tout cela est trop connu pour que nous y insistions davantage, nous voulions seulement faire remarquer quelle moralité nouvelle la guerre contracta dans le culte de cette religion nouvelle dont les femmes s'étaient constituées prêtresses et législatrices à la fois.

Enfin, pour terminer ce que nous avions à dire sur le progrès accompli dans la moralité et le but de la guerre, nous nous contenterons de nommer, car les faits ici parlent assez haut, les croisades, et toutes ces guerres de conversion religieuse, déplorables sans doute, comme toute guerre, par les désordres et les violences qu'elles durent nécessairement entraîner, mais qui attestent du moins que sous l'influence de la puissante unité religieuse qui régissait alors l'Europe, la guerre se faisait dans un but plus élevé qu'une acquisition brutale d'esclaves et de butin. Et ceux qui n'ont coutume de voir dans les guerres religieuses qu'un texte banal de déclamation contre le fanatisme, que ceux-là songent que les peuples dépositaires alors de la loi morale la plus avancée éprouvaient un besoin non moins légitime de propagande que ces révolutionnaires de la montagne qui mirent sur pied huit cent mille missionnaires pour convertir l'Europe à la foi libérale; qu'ils se demandent ce qu'ils feraient aujourd'hui, s'ils avaient pour les divinités constitutionnelles la même foi que leurs pères avaient en la déesse Liberté, leurs aïeux au tombeau de Jésus-Christ.

A partir de l'institution du régime féodal, la guerre

se fit surtout au profit de rois suzerains, qui se léguèrent héréditairement pendant plusieurs siècles la tâche de lutter contre l'insubordination des seigneurs, et d'opérer peu à peu la concentration de tous les pouvoir sur la tête du roi, la consolidation de tous les fiefs en une vaste unité, le royaume. Telle fut au moyen âge la mission civilisatrice que la guerre eut à exercer, et dont l'œuvre commencée par la troisième race des rois de France, continuée avec succès par Charles V, Charles VII, Louis XI, Henri IV et Richelieu, fut définitivement accomplie par Louis XIV, qui, avilissant dans ses antichambres les descendans des redoutables barons féodaux, put dire avec un orgueil aujourd'hui réhabilité : L'État c'est moi. Plusieurs causes remarquables ont aidé à cette transformation, nous allons les indiquer rapidement.

A mesure que le pouvoir des rois s'accroissait par leurs envahissemens sur l'autorité des seigneurs, les guerres, soutenues désormais par des associations plus vastes et plus homogènes, durent se généraliser au point que ce ne fut plus des courses de province à province, mais des attaques plus sérieuses de royaume à royaume, où des intérêts plus vastes venaient se heurter avec violence D'un autre côté, l'autorité du saint-siége, qui pendant long-temps était intervenue avec efficacité dans les querelles des rois, commençant déjà à perdre la plus grande partie de son ascendant, au moment où il eût été le plus nécessaire, on vit progressivement s'établir en Europe, sous le nom d'équilibre européen, une vaste anarchie, un système de pondération et de contre-poids, qui n'ayant à opposer que la force elle-même à l'abus de la force, obligea toutes les nations de l'Europe à entretenir en permanence des armées régulières qu'on pût jeter au besoin dans la balance de l'équilibre européen. Déjà Charles VII en France, permettant aux contribuables de se libérer du service militaire en payant un impôt, s'était mis dans le cas d'entretenir un corps de troupes indépendant de la mauvaise volonté des grands vassaux. Vers la même époque, l'invention de la poudre à canon vint changer tout le système de la tactique militaire et contribuer pour une part énorme à gâter ce qui jusque là dans la guerre avait excité à si haut degré l'ardeur de l'esprit chevaleresque. En effet, outre le désagrément de se trouver confondu dans des masses plus considérables, tout le mérite du courage, de l'adresse, de la force corporelle, vint échouer complétement devant l'emploi meurtrier d une arme que le bras d'un vilain pouvait manier avec autant d'avantage que celui du chevalier le plus accompli. Aussi refusèrent-ils long-temps d'adopter l'usage des armes à feu, disant que c'étaient les armes des lâches, et l'on sait que le chevalier Bayard faisait pendre sans pitié tous les arquebusiers qui lui tombaient dans les mains. Toutefois cette invention meurtrière, en augmentant le péril, en enlevant au courage individuel l'occasion facile de se distinguer, contribua puissamment à amortir l'élan de l'esprit militaire, qui à partir de ce jour reçut de continuelles atteintes, depuis l'adoption de l'uniforme dans l'armée, sous Louis XIII, jusqu'à ce vaste système de masses mobiles employé par Napoléon, où l'individu disparaissait comme absorbé dans l'effet de l'ensemble.

Mais un fait plus remarquable encore, c'est que depuis l'invention de la poudre à canon, le nombre des troupes permanentes, leur solde, le matériel immense d'artillerie qu'elles traînent après elles, les vivres, les fournitures, tout cela est devenu si dispendieux, a nécessité des frais si exorbitans que la guerre, qui autrefois enrichissait les nations, aujourd'hui les ruine; or précisément depuis la même époque, ceux qui paient toutes ces dépenses, les travailleurs industriels, ayant nécessairement conquis dans l'état une importance plus considérable, profitant du crédit qui s'attacha naturellement à ceux qui possédaient le nerf de la guerre, cherchèrent à mettre les expéditions militaires au service des intérêts industriels. Les nations se disputèrent des villes manufacturières, des ports de mer, des monopoles commerciaux, et l'importance de ces intérêts nouveaux s'accrut tellement que les guerres terribles soutenues pendant quinze ans par Napoléon, contre toute l'Europe avaient pour raison dernière le maintien du blocus continental, c'est-à dire une rivalité de commerce entre les marchands de France et d'Angleterre. Enfin depuis Napoléon un pas nouveau a été fait, qui garantit désormais la dépendance de la guerre et par suite l'indépendance de l'industrie. Les ressources ordinaires du revenu public ne suffisant plus aux frais de jour en jour plus dispendieux de la guerre, le système du crédit public fut imaginé, système au moyen duquel les gouvernemens modernes, héritiers des anciens pouvoirs militaires, sont obligés de recourir aux industriels jadis leurs esclaves, et de se soumettre à la bonne volonté de ce pouvoir nouveau sans lequel la guerre n'est plus possible aujourd'hui. Or les industriels commencent à sentir que les fruits de la conquête équivalent rarement aux maux qu'elle entraîne après elle, aussi manifestent-ils pour la guerre une répugnance dont nous nous bornons à constater l'énergie.

Enfin le dernier et le plus évident symptôme de la décadence de l'esprit guerrier, c'est que au moment où la

France fatiguée du joug de l'ancien régime le rejeta par une secousse terrible, la guerre qu'elle entreprit et soutint contre toute l'Europe, ne fut alors qu'une tentative généreuse, mais prématurée, pour extirper du sol européen les racines, encore trop vivaces à cette époque, du régime de la féodalité et des priviléges. Mais depuis que Napoléon, régularisant la force désordonnée de l'effervescence populaire, a semé à pleines mains, dans toutes les capitales, le germe des idées françaises, et qu'il a fait du spectacle seul de cette armée, ou les priviléges de la naissance disparaissaient devant ceux de la capacité, une véritable provocation contre les priviléges du sang, un grand mouvement moral s'est opéré en Europe qui, au signal donné par la France en juillet, a fait explosion en Belgique, en Pologne, en Italie, et qui au premier signe d'encouragement s'étendrait bientôt sur toute l'Europe. En sorte que, d'une part, la guerre, qui autrefois rançonnait les vilains, ne peut agir aujourd'hui que dans l'intérêt et avec la permission des industriels leurs descendans, et que si des hommes oublieux un instant des intérêts de l'industrie désirent encore la guerre, ce n'est plus pour faire des esclaves, c'est pour affranchir les dernières traces de l'esclavage; ce n'est pas par haine contre les peuples voisins, c'est pour opérer leur émancipation et leur réconciliation définitive; aussi nous croyons-nous autorisés à dire que quand les sympathies guerrières en sont arrivés à n'avoir plus d'autre aliment que la haine de l'oppression ou l'ambition du monopole commerciale, la guerre touche au dernier terme de sa mission et se retirera bientôt pour faire place au règne pacifique de l'industrie.

Récapitulons.

Dans l'antiquité, le but social de l'activité matérielle de l'homme est exclusivement la guerre; religion, éducation, législation, organisation politique, tout concourt à ce but unique, son caractère est exterminateur impitoyable. Au moyen de la guerre ainsi constituée, Rome associe matériellement les nations, et les prépare à recevoir la parole du Christ.

Au moyen âge, la présence d'une société pacifique influe sur le caractère de la société militaire, la modifie par l'introduction de la chevalerie, la met au service des idées religieuses, et la dirige comme moyen de civilisation contre les peuples arriérés.

Aujourd'hui, depuis la révolution, la guerre jadis oppressive est émancipatrice; elle est subordonnée à des intérêts nouveaux, ceux de l'industrie, que nous proclamons devoir être le seul but des efforts de l'humanité future.

Dans nos prochains entretiens, nous aurons à vous faire suivre l'industrie dans ses progrès successifs, à vous montrer que les temps sont venus pour la société de s'organiser directement pour l'industrie, but de son activité matérielle, comme les sociétés antiques s'étaient organisées pour la guerre, nous vous ferons connaître la constitution industrielle de l'avenir.

Et enfin les moyens de la préparer et de la réaliser.